

Crise et avènement du psychisme

Rene Kaes

1 – Crise et avènement du psychisme

Nous sommes des êtres de crise : c'est parce que nous sommes des animaux de crise que nous sommes des animaux psychiques : le champ psychique se génère à partir de cette situation fondatrice de l'être humain : situation de reprise, de transformation et de remaniements, de ce qui a été constitué par lui comme son expérience. Nous devons cette particularité à un certain nombre de paramètres liés au processus de l'anthropogénèse : la prématuration et ses conséquences quant à la discordance entre le registre du développement sensoriel et le registre de l'effectuation motrice. Cette situation inaugurale de prématuration rend d'autant plus nécessaire, par les dérégulations qu'elle produit, la constitution d'un environnement fiable qui apporte au sujet un certain nombre de régulations dont il ne dispose pas à la naissance. C'est pourquoi l'être humain est un animal de crises et un animal psychique : il est du même coup pour cette raison, un animal de groupe et un animal de parole.

Il est un animal de groupe dans la mesure

où, s'il est vrai qu'il naît et qu'il meurt seul (c'est là son événement subjectif singulier que personne ne pourra lui enlever) cependant il ne naît jamais seul et, sauf exception, il ne meurt jamais seul. Même si, pour chacun la mort est éminemment individuelle, nous mourons en rompant des liens. Il ne naît jamais seul dans la mesure où la précession d'un ensemble de liens et d'un ensemble de formations psychiques, de désirs, de désirs inconscients, de fantasmes le précèdent toujours, préexistent à l'existence. Une des dimensions de la crise que va connaître en venant au monde le sujet, est à la fois de se constituer dans ce champ préexistant de pensées, de fantasmes, de désirs et de paroles qui vont lui donner sa consistance, et de pouvoir s'en détacher de telle sorte qu'il puisse advenir comme sujet singulier qui pourra dire «je». Mais il ne pourra dire «je» que dans la mesure où il aura été précédemment soutenu, maintenu et aliéné dans le discours, dans la trame des liens, dans la trame des mythes qui auront précédé sa naissance.

De la même manière, dans la rupture terminale, nous mourons à la fois seul et à la fois entourés, entourés par les effets anticipés de notre mort par notre entourage. Même si notre mort se produit sous la forme d'un événement traumatique, brusque, imprévu, il y a toujours une pensée de notre propre mort qui circule dans notre entourage. Cette caractéristique est évidemment une des dimensions du travail de deuil et la nécessité de rites qui sont susceptibles de reprendre et d'inscrire dans une intelligibilité et dans un apaisement de l'angoisse, ce qui aura été anticipé de la mort de l'autre, ce qui aura pu être anticipé de la mort dans l'ensemble intersubjectif et social dans lequel cette mort se produit.

2 — Le groupe et la parole

L'homme est un animal de crises et par là, il est un animal psychique dans la mesure où la discordance sensori-motrice, conséquence de sa pré-maturation, le conduit à développer un univers de représentations, d'objets psychiques. Ces objets psychiques sont mis au lieu de et à la place des objets qu'il ne peut obtenir d'emblée par la résolution de la tension qui le pousse vers les objets nécessaires à la vie. Le développement exagéré, déformant, d'un univers mental est créateur à la fois de tensions et d'apaisement.

Dans l'élaboration des réponses spécifiques apportées à cette situation, interviennent aussi le rôle de l'environnement, celui du groupe et des systèmes régulateurs institutionnels, par exemple les systèmes rituels. L'environnement maternel est l'environnement spécifique qui va suppléer à la rupture provoquée par la perte de l'équilibre que constitue la naissance. Cette fonction de l'environnement maternel est une fonction pare-excitatrice, régulatrice : elle constitue en quelque sorte, l'enveloppe psychique de l'individu. Ainsi, une partie de son fonctionnement psychique est d'emblée hors de lui, en ce sens qu'il dépend d'un autre psychisme qui le contient. Il dépend d'un autre (ou d'un

ensemble d'autres qui lui assurent une maintenance (ce que Winnicott appelle «handling») un portage, (ce que Winnicott nomme «holding» et M. Tournier, «phorie»), un étayage en appui mutuel.

L'être humain vient au monde dans un univers d'échanges psychiques, dans un véritable placenta métapsychique qui va le soutenir et le contenir, assurer pour une part importante, les premières régulations et la continuité de son être. Cette fonction de l'environnement maternel assure un certain nombre de réalisations, et c'est par rapport à ces fonctions que tout phénomène ultérieur de rupture, pourra être vécu comme fracture de la continuité, perte du placenta métapsychique. C'est dans cette expérience de rupture que s'inaugure la pensée : la pensée et le penser sur des actes psychiques qui dérivent de cette expérience fondamentale. Je voudrais faire intervenir ici deux concepts qui permettent de penser plus précisément la continuité psychique. Le concept de narcissisme désigne la continuité des investissements sur le soi, corporel et psychique, qui soutient chez chaque individu l'accomplissement de sa propre fin. Cependant, l'investissement narcissique, l'investissement de la libido sur la personne propre, ne peut être soutenu que pour autant que le milieu lui-même investit narcissiquement le nouveau-né comme porteur d'une continuité, celle par exemple, de la réalisation des désirs irrésalisés des parents, et à travers eux, ce qu'a été, pour les parents, le désir de réalisation qui s'est exprimé à travers les générations précédentes. Autrement dit, chaque nouveau-né est porteur de la mission d'avoir à assurer la continuité de la génération. Il est porteur, par conséquent, d'une place dans un ensemble et, pour assurer cette continuité, l'ensemble a besoin d'investir cet élément nouveau.

Réciproquement, chaque nouveau venu doit investir l'ensemble comme porteur de la continuité. Ainsi, s'établit un «contrat» que Piera Aulagnier a décrit comme un contrat narcissique, c'est-à-dire, ce contrat qui se passe entre la partie et

l'ensemble et qui exige que chacun d'entre nous, venant au monde, prenne une certaine place qui lui est offerte par le mythe, par l'ensemble des voix qui ont parlé avant chaque sujet, et que chaque sujet doit d'une certaine manière pouvoir reprendre. Chaque sujet peut ainsi assurer à la fois la continuité de sa propre fin et la continuité de la chaîne dans laquelle comme l'écrit Freud «il est un membre sans qu'il ait demandé à y advenir par sa propre volonté». Il est aisé de percevoir comment l'expérience de la rupture met en cause les deux versants du psychisme : celui que gère l'environnement, et celui que gère le sujet singulier. La rupture menace le lien avec l'environnement dans la mesure où le sujet risque de n'y plus tenir tout à fait sa place, et par conséquent, met en cause l'ordre collectif sur lequel s'est fondé narcissiquement sa propre continuité.

Prenons l'exemple du chômage, pour tenter d'en repérer une dimension psychique (je n'analyse pas ici le fait socio-économique). La rupture produite par la perte de l'emploi met en question, pour le sujet, dans sa réalité psychique inconsciente, sa place de sujet dans l'ensemble, et son affectation d'avoir à y assurer la continuité des productions et des transmissions nécessaires à la cohésion de l'ensemble. Avec la perte de l'emploi, se produit quelque chose qui est vécu comme un véritable «lâchage» de la part de l'ensemble social et, de manière correspondante, une chute narcissique qui dans beaucoup de cas, sera l'occasion de reprendre ou de répéter, sur un mode traumatique, le drame de la première rupture du contrat narcissique ; celui qui, pour l'enfant et pour la mère tenait dans leur parfaite complémentarité. Nous faisons tous cette expérience douloureuse d'être lâchés narcissiquement au moment où le contrat inconscient entre l'enfant et la mère vient à se rompre, pour autant que l'enfant fait l'expérience qu'il n'est plus l'objet de l'investissement narcissique de la mère. L'enfant doit alors se rendre à l'évidence que la mère ne le désire pas comme son seul objet qui va la combler, qu'il n'est pas cause du désir de la mère, mais que c'est à un tiers que la mère

porte son désir et auquel elle se réfère dans son discours. La métaphore paternelle dans l'esprit de la mère, soutient la possibilité d'une rupture de l'unité duelle entre la mère et «l'infans», bien avant la naissance. L'infans va devoir faire l'expérience de la rupture qui va le fonder comme sujet singulier, comme sujet séparé qui, à cause de cette séparation, aura accès au langage et la parole, et sera référé dans un ordre symbolique. Autrement dit, la rupture inaugurale est l'accès à l'ordre symbolique dans lequel les éléments se situent dans leur rapport de similitude et de différences les uns par rapport aux autres. Chaque fois qu'une rupture se produit du côté du sujet singulier, ou du côté de l'ensemble, l'ordre symbolique est en cause dans ses différents étagements : les relations entre les générations, les sexes et les cultures, le rapport à la parole.

3 – Continuité et représentation

Un élément de la continuité du sujet singulier prend appui sur le travail de la représentation, c'est-à-dire sur le travail psychique du sujet singulier : parce que la discordance sensori-motrice le conduit à constituer des objets internes, il n'a de cesse de représenter ce qui lui manque, ce qui fait défaut, ce qui est absent, ce dont il a dû se détacher. Pour que ce travail de la représentation soit possible, le sujet doit prendre appui sur les significations sans lesquelles ses propres représentations ne peuvent pas advenir à un ordre d'échanges. Le travail de la signification est le travail qui s'effectue du côté de l'inter-subjectivité à travers l'ordre symbolique. Mais pour que cet accès à l'ordre signifiant se produise de nouveau, un travail de la rupture va devoir s'effectuer par rapport au fantasme et au processus primaire, et surtout par rapport à la jouissance de la chose. Représenter et signifier a pour condition un renoncement à la chose elle-même et un renoncement à la suprématie de son propre code. Telle est la condition de l'échange et des continuités qu'il instaure. Crises et ruptures remettent en cause cette condition, par retour

régressif à des codes particuliers, par la non disposition des signifiants nécessaires à constituer les représentations et à les transmettre, ou bien alors, il s'agit de mettre en place un ordre de signification monosémique. Les utopies, qui constituent un mode de mentalisation littéraire, politique et sociale des situations pluri-dimensionnelles de crise, sont des systèmes qui tentent conjointement de régénérer l'ordre social, l'ordre symbolique et l'ordre des signifiants, de telle sorte que, sortant de l'histoire et la contingence, elles suppriment toute rupture et toute crise : l'utopie est la maîtrise du lien, du lieu et de la parole ; c'est pourquoi, elle développe des métriques, non des événements, dans leur singularité pour chaque sujet. Le travail concerne la disponibilité de ses signifiants primordiaux, par lesquels le désir inconscient singulier trouve sa marque. La crise et la rupture comportent toujours à un moment ou à un autre, la non disposition de ces signifiants primordiaux ; ils font défaut, le sujet s'aliène dans ceux d'autres sujets, masque les siens. Rien n'est disponible pour nom-

mer ce qui arrive en lui : c'est là une des expériences majeures de la crise ; la perte du sens, l'impossibilité de signifier cette expérience et de se signifier soi-même dans le langage.

4 — Le travail de l'après-coup

Un concept fondamental de la psychanalyse désigne la façon dont les traces mnésiques et plus largement les significations et les représentations des expériences sont remaniées, prennent un sens nouveau à partir d'un travail particulier que Freud désigne comme le travail du remaniement «après-coup». Ce concept introduit l'idée de la réversibilité de l'expérience. Il contredit cette idée reçue, selon laquelle la psychanalyse proposerait une conception du sujet qui se réduirait à un déterminisme linéaire et ne prendrait en considération que l'action du passé sur le présent. Au contraire, le concept d'après-coup est un concept qui soutient l'idée de la réorganisation, de la réinscription de la signification d'un événement ou de la possibi-



lité de donner sens à un événement qui n'en a pas reçu, parce qu'il a pu être mis entre parenthèses tout en demeurant psychiquement actif, en raison d'une représentation ou d'un mot, que cela tienne au sujet lui-même ou à son environnement. En effet, les recherches sur le rôle structurant de l'environnement précoce et sur les transmissions psychiques intergénérationnelles indiquent que des réorganisations significatives peuvent concerner des expériences qui mettent en cause la défaillance psychique de l'environnement, ou des défaillances des générations précédentes. Ce travail d'après-coup, s'il est effectué par un sujet singulier affecte des remaniements, des réorganisations et des réinscriptions dans le lien transsubjectif. C'est là une hypothèse fort intéressante qui résulte des recherches les plus récentes (par exemple, celle de N. Abraham et M. Torok sur le fantôme et la crypte).

Dans la pensée de Freud, le concept d'après-coup est associé aux débats et aux recherches sur le traumatisme et la théorie de la séduction dans l'étiopathogénèse de l'hystérie. Plus largement, la pensée de Freud s'appuie sur les effets de l'écart, caractéristique de la sexualité humaine, entre la possibilité d'être excité et l'impossibilité de constituer un sens à cette excitation sexuelle. La théorie de l'hystérie rendrait compte de cet écart temporel entre deux événements : le premier serait constitué par l'excitation de l'enfant, par la scène sexuelle dont il ne possède pas la signification, et le second événement serait constitué par l'émotion sexuelle qui devient possible ultérieurement, notamment à la puberté. En effet, les développements ultérieurs de la théorie montrent que cette émotion sexuelle peut se produire très tôt. Ce qui est important, c'est que la signification qui n'avait pas été disponible, lorsqu'elle le devient, provoque un effet traumatique rétroactif. Le sens après-coup engendre le traumatisme rétroactif.

Le souvenir du premier événement doit être refoulé car il n'est pas tolérable pour le sujet, compte tenu de l'expérience qu'

il a acquise, et c'est une autre hypothèse plus tardive chez Freud qui lui est transmise par les scénarios fantasmatiques inconscients concernant la vie sexuelle ; c'est ce que Freud, avec l'analyse de l'Homme aux loups a désigné comme la fantasmatique originaire. Quoiqu'il en soit, un souvenir qui a été refoulé devient traumatique dans l'après-coup. Dans cette conception du temps, le fonctionnement psychique est pensé en termes de reprise, remaniement, réinscription et ceci permet de concevoir l'expérience de la rupture dans une dimension différente de celle de la linéarité.

Cette perspective souligne que la pensée psychanalytique n'insiste pas exclusivement sur le point de vue génétique dans la compréhension de la succession des crises et des ruptures. Selon une compréhension davantage sensible à la structure critique du sujet humain, celui-ci serait d'emblée un sujet divisé, en opposition critique entre sensorialité et motricité, objet et réalisation du désir, parole et langue.

Dans ses écrits dits anthropologiques : «Malaise dans la civilisation», «Avenir d'une illusion» notamment, Freud a montré à quel point les garants métapsychiques que sont la culture et l'organisation de la sociabilité, la religion, la gestion collective des idéaux, constituent des dispositifs qui assurent la continuité psychique : ce sont ces œuvres de civilisation auxquelles nous sacrifions une part de notre liberté et de notre énergie qui en retour nous offrent des dispositifs qui nous permettent de surmonter crises, ruptures, détresses. Ainsi le deuil. Ces œuvres rendent possibles que soit pensée et pansée la détresse : cette fonction méta-critique de la culture est complexe : elle fournit des représentations et voies de dégagement — de sublimation — pour les expériences de rupture et de séparation, et elle en soutient la nécessité : ainsi l'entrée à l'école est un de ces moments de rupture avec les objets familiers de la première enfance et le lieu où s'assure la continuité, mais dans un autre ordre que celui auquel la famille a introduit : celui de la société et de la culture. Bien évidemment,

cette crise demande à être élaborée de trois côtés : du côté du sujet singulier, du côté de la famille et du côté de l'école.

DISCUSSIONS

Dominique CHRISTIAN

Nous voici en fin de colloque ; la clôture approche et il sera douloureux de faire autre chose que des civilités, car il y a du départ, de la séparation et de la détresse dans l'air ; et nous ne pouvons que tenter d'anticiper un début de travail d'après-coup.

Aussi la seule chose que je voudrais faire, c'est de recadrer sur les deux derniers événements, c'est-à-dire la démarche de Oudot tout à l'heure soulevant des résonances affectives ou craignant d'en soulever en abordant les questions de la rupture en tant que problème humain et essayant d'assumer le résultat... en disant qu'il y a une stratégie possible, si jamais il y a des violences soulevées, à savoir l'exutoire, le bouc émissaire ; donc dit-il : «attaquez moi pour régler les violences et soyez en paix chez vous».

Je voulais savoir si d'après vous et d'après le développement que vous faisiez, on retrouvait quelque chose qui correspondait à vos analyses puisque ce qui a été répondu à Oudot c'est : «tu ne t'en sortiras pas tout seul ; tu peux materniser (mattem which connects) mais papa est là» c'est-à-dire que «on s'en sortira de ces ruptures violentes si on institutionnalise, si on fait un texte, ou un Institut de la Rupture» ; si on triangule la première stratégie, la stratégie de déplacement. Les processus métonymiques sont ainsi très rapidement rappelés à l'ordre, ou en tout cas étayés par une proposition métaphorique. Est-ce que ça peut éclairer les difficultés que quelques uns peuvent éprouver à suivre notre développement, est-ce que cela peut tenir lieu d'illustration en partie ?

René KAES

Ce que vous soulignez dans le projet de mettre en place un dispositif institutionnel de travail sur la rupture, ce sont ses niveaux et leurs articulations ; le niveau d'impossible déplacement et le niveau de la signification. Le premier niveau conduit à s'interroger sur ce qui, par le déplacement, se générerait des enjeux violents de

la rupture, des investissements qu'elle mobilise : pour avancer, il faudrait plutôt aller dans l'analyse.

Le second niveau concerne les repérages proposés à travers les représentations et les rites : il a été évoqué tout à l'heure un dispositif sacramental de la rupture, du passage. Un tel rite a pour fonction de contenir les angoisses liées au passage et de fournir une représentation, une scène, un jeu et un travail psychique et social. Par exemple, en traitant (et en reconnaissant) l'angoisse individuelle, la détresse, le fait d'être sans défense, sans appui et sans signification lorsque survient une séparation, dans un dispositif collectif reconnu par un ensemble de sujets réunis par leur accord sur un certain nombre d'énoncés communs qui les fait être ensemble, le rite leur assure une origine et un projet transindividuel, les identifie les uns aux autres, les accorde sur un énoncé déjà là, sur un mythe peut-être. Vous disiez tout à l'heure en répondant à M.Fustier que c'était une idée qui était déjà là depuis le début. Ceci nous renvoie aux énoncés à partir desquels peut se générer un ensemble social dans lequel la rupture est non seulement pensable mais mise en place comme une expérience vitale.

Ce point de vue nous fait revenir à des situations plus familières, et précisément à la famille : quel est l'ordre à travers lequel la séparation mère/enfant est pensable ? C'est l'ordre qui fait que l'enfant n'est pas pour elle le phallus. Pour l'un comme pour l'autre cela reviendrait à leur éviter l'expérience du manque et de la rupture : de l'impossibilité de faire retour et à l'expérience de la complétude ; c'est là l'ordre de la loi symbolique.

Jacques OUDOT

C'est un procédé didactique.

Daniel BOUGNOUX

Il faut essayer, à ce point du parcours que nous avons fait en deux jours, de résumer l'essentiel en peu de temps; après une communication de

psychanalyste où il est question de détresse, d'imaginaire, de lâchage narcissique et de prématuration, on se sent «interpelé» à tant de niveaux que cela implique d'un seul coup la «pragmatique» même de ce colloque.

Si je me pose la question de savoir pourquoi je suis venu au Patch Club depuis Grenoble, ma réponse sera : «parce que je me sentais seul», ou : «pour me sentir moins seul», et chacun sans doute pourra se faire à soi-même ce type de question-réponse. Si le bilan un soir de départ, est donc de se demander si l'on se sent moins seul, après une communication comme celle-ci, et l'ensemble des autres communications, on cherche à savoir si on a pu prendre des appuis les uns sur les autres, des étayages et lesquels, si on est ou non en état de «maintenance». Puisque vous avez employé ce mot, je ferai une remarque là-dessus. Mais il faut dire d'abord que l'expérience capitale est celle de la solitude, et quand vous avez dit : «qu'on ne naît jamais seul et qu'on ne meurt pas seul», d'une certaine manière, c'est bien vrai, et d'une autre c'est le contraire ; bien sûr qu'on naît seul et bien sûr qu'on est seul pour mourir. Je mentionnais ce matin cette terreur qui fonde le contrat social : ce contrat est toujours à refaire contre la terreur qui menace, ou, la solitude.

Les très grandes ruptures dont on n'a pas assez parlé, c'est quand même celles de la naissance et de la mort et une autre dont on n'a rien dit ici, c'est le cycle sommeil/veille. Je suis surpris qu'on n'ait pas parlé du sommeil, c'est-à-dire du rêve, c'est-à-dire du processus primaire dans son alternance au processus secondaire : chaque nuit, nous mourons en nous endormant et nous renaissions en nous réveillant, et nous visitons les enfers, chaque nuit ; c'est une expérience tout à fait troublante de la condition humaine, dont la psychanalyse s'occupe avec l'ouvrage princeps : «la science des rêves» ; elle campe sur ce territoire-là, et prétend nous dire la vérité sur cette transition ou ce détour par les enfers. On peut trouver cette prétention freudienne à la fois bouleversante, follement ambitieuse et usurpatrice en même temps. La psychanalyse essaie de faire la science des rêves, et bien sûr, les artistes, tous ceux qui réfléchissent aux formations de l'imaginaire seront tentés de rivaliser avec la psychanalyse en disant : «vous n'avez pas le dernier mot sur le processus primaire» ; d'ailleurs, le processus primaire n'est peut être pas une question de science ; il n'intervient pas que dans les rêves, mais aussi et

positivement dans les moments d'extase, d'émotions esthétiques, d'amour, de jubilation narcissique que vous avez évoqués, où tout est rompu. Vous avez eu des mots qui m'ont frappé : «la rupture comme perte du méta» et aussi «la rupture qui fait qu'on ne trouve plus sa place». C'est vrai que dans le processus primaire, et c'est en quoi il est menaçant et terrible, il n'y a plus de niveau méta, plus d'articulation logique (dans les rêves notamment), il n'y a plus de place, c'est-à-dire de spatialité, plus de temporalité, etc... Elle peut entraîner la plus grande jubilation ou la plus grande détresse, cette immersion dans le processus primaire ; et c'est pourquoi le rêve est une énigme si forte.

Alors nous avons les enveloppes réparatrices (le sommeil étant lui-même une formidable enveloppe ambivalente) nous avons les techniques de maintenance ; ce dernier mot me fait immédiatement penser à la couverture du livre «La Méthode» d'Edgar Morin (la pensée de la boucle) qui est illustrée de cette gravure de Escher : la main dessinant la main (hiérarchie enchevêtrée, boucle double étayage, etc...). La hiérarchie enchevêtrée s'observe dans toute maintenance, ici la main tenant la main, dont on ne sait laquelle tient l'autre, comme dans la relation mère/enfant, peut illustrer toutes les relations duelles en général, l'amour par exemple où l'on ne sait pas qui s'appuie sur qui. On a signalé des «couples pervers» (mais la notion de perversion fait problème), des couples qui ne tiennent qu'à la rupture, qui ne marchent qu'à la guerre : «Qui a peur de Virginia Woolf ?» par exemple (dont l'étude est brochée au centre de l'ouvrage si important de Waltzlawick «une logique de la communication» pour dire cette insociable société). Il faut toujours en revenir à cette idée que la société est d'une certaine manière insociable.

Hier, Fustier évoquait un Institut ou un Sacrement des ruptures... Cela fait penser à la phrase de Groucho Marx déclarant que pour rien au monde il n'accepterait d'entrer dans un club disposé à l'accepter pour l'un de ses membres ; ici encore il y a paradoxe, mais celui-ci définit assez précisément notre problème social. Nous rêvons tous d'un club qui nous accepte, mais nous rejetons ce club pour la même raison, c'est-à-dire que ce club idéal ne le serait plus à partir du moment où nous en ferions partie, ce ne serait plus le club rêvé.

Songons encore à ce sujet, à la parabole des

hérissons sur la banquise. Ils ont froid. Ils sont donc tentés de se frotter les uns aux autres, de s'embrasser, de se cramponner... Mais trop près ça pique ! Et ils s'écartent ; les voilà condamnés à mourir de froid. Cruel dilemme emblématique d'un certain rapport social.

Une dernière notion me frappe, celle de tenir parole ; elle est au cœur de la relation analytique, et aussi d'une déontologie du colloque : les communications doivent, d'une certaine manière, tenir parole, de même qu'il y a dans tout lieu social un contrat de parole dont il ne faut pas trop abuser. Au terme d'un colloque, chacun fait pour soi-même un travail d'évaluation des actes de parole, en se disant qu'il y a eu des abus, mais aussi des paroles qui vont tenir, que chacun va emporter des paroles qui tiendront pour lui, et qui l'aideront sur d'autres fronts qu'un front d'échange, disons mondain, car on ne sait jamais d'avance où vont rebondir les paroles lancées.

René KAES

C'est d'avoir retenu ce que j'ai dit — et ce que n'ai pas dit — que vous reprenez votre parole et que vous relancez la mienne. Il y a quelque chose qui fait fonctionner la communication : c'est parce que ma parole n'épuise pas son objet et parce que ce que je dis entre en résonance avec un fantasme partagé que la parole de l'autre peut trouver sa place et son objet. Nous parlons par reprise, écart, relance. J'ai beaucoup aimé ce que vous avez dit de l'insociable société. Je voudrais insister sur l'insatiable société, sur la faim, la fringale : le groupe est une formation contre la séparation, contre la séparation, contre le vide, contre le manque. Le groupe est la cellule sociale certes, mais aussi psychique du sujet singulier : et d'abord le groupe familial. C'est la première institution que nous nous donnons pour surmonter la séparation. Le groupe familial joue une fonction analogue à celle que vous avez évoquée quand vous avez parlé de l'enveloppe et de la médiation que constitue le rêve. Je pense que les ruptures sont mortelles lorsque les fonctions intermédiaires, sous leur double aspect d'enveloppe et d'articulation font défaut. Nous sommes alors, ou bien du côté de la pléthore, du côté de l'excès, et il n'y a plus rien à désirer, il n'y a plus d'espace interstitiel possible ; ou bien nous sommes dans la plus extrême solitude et il y a trop de vide et de dénuement. Par excès et par défaut : c'est là une des caté-

gories importantes de la pensée analytique, que Freud a mis en évidence à propos du travail de Léonard de Vinci.

Nous pouvons les articuler avec celles du jeu métaphorique ou métonymique. Lorsque l'idéologie, l'idole et le fétiche remplissent l'espace psychique, la partie prend la place du tout ; il n'y a plus de place pour la subjectivité, c'est-à-dire pour aucune sorte de rupture. La subjectivité se constitue sur la rupture, l'expérience de la séparation, du remaniement, de la réinscription. Les pathologies contemporaines, que l'on décrit comme des pathologies narcissiques ou des états limites entre névrose et psychose sont des pathologies qui expriment au plus haut degré cette difficulté pour le sujet de trouver sa place entre trop et pas assez : le trop de la pléthore des signes, des représentations, des discours et des objets dont le deuil n'a pu être fait et le pas assez des identifications et des significations sur lesquelles il lui soit possible d'articuler un échange vital.

Dominique CHRISTIAN

Au sujet de Léonard de Vinci, je voulais revenir avec le dessinateur (Dubouillon) sur un point critique, sur votre deuxième thème qui est le thème des représentations et je voudrais vous réinterroger sur les deux manifestations d'utopie que vous avez signalées, (utopos : lieu heureux ; quelque part, il y a l'idée d'une spatialisation ou du non lieu) et vous demander comment vous vous situez par rapport à ces propositions qui sont faites et qui ont émergé sur la question du secret par rapport au texte, c'est-à-dire cette espèce de scansion culturelle qui a fait de l'antiquité, une culture de l'image où le secret était ce que l'on disait dans l'oreille et la première rupture culturelle, qui fait que le secret devient le centre du texte. Puis s'invente le Moyen Age, époque de la parole où le secret est visuel, la représentation : la première utopie apparaît à la fin du Moyen Age où, justement, les représentations à nouveau font basculer au centre culturel la représentation de l'image (pendant la Renaissance) le secret redevenant du texte, du champ du dire. Puis fin de la Renaissance, ce que l'on appelle l'Epoque Moderne (dont les deux maîtres sont pour moi Hegel et Freud) qui voit à nouveau au centre la parole et dans la marge le secret de l'image. Dès que se montre une image, (dans le rêve de la nuit par exemple) il faut vraiment mettre des mots dessus pour recentrer.

La rupture actuelle, le post-moderne est définissable par une nouvelle recentration autour de l'image et à nouveau un renvoi du secret au champ du dire. Voyez les réflexions sur le problème des secrets bancaires et la façon dont les nouveaux coffres à clef révélée, sont des coffres dont le secret est à nouveau du champ de la linéarité du discours. Je ne sais pas où est la place de notre dessinateur ; dans l'époque moderne il aurait été l'illustrateur, et la marge de notre centre textuel linéaire, de nos inscriptions ; dans l'époque post moderne, il sera probablement le centre des débats, et nous, nous ferons quelques illustrations possibles dégageant quelques secrets.

René KAES

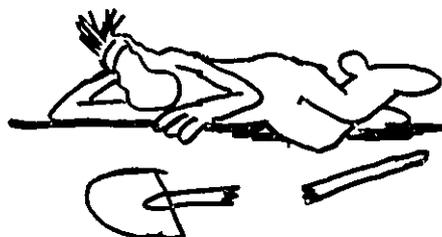
Vous avez insisté sur le «topos». J'insiste sur le «u-topos», sur le non lieu. L'utopie c'est à la fois le lieu heureux et le lieu qui se nie lui-même ; ça n'a pas de lieu. Ce qui n'a pas de lieu, dans l'utopie, c'est le désir, le désir en tant que désir secret, caché ; tout est dans la visibilité, tout est inscrit sur les murs des villes, tout est visible par la trace extérieure offerte au regard de l'autre (le vêtement, l'insigne) y compris la sexualité et l'accouplement qui sont l'objet d'une visibilité et d'un contrôle omnipotent. Il n'y a pas de pli, pas de regard. La différence entre ce qui est écrit sur les murs des villes dans les utopies de Th. Dose par exemple et ce qui est projeté ici sur cet écran, c'est que le dessin qui nous est proposé nous propose un renvoi ou un retournement du sens dans notre propre expérience. Ce qui provoque notre rire, c'est la référence et l'irrévérence par rapport à ce qui circulait et à ce qui ne circulait pas ici, c'est l'écart entre ce qui devient manifeste ou explicite et ce qui demeure voilé dans le dessin et le texte. Ce ne sont pas là des dessins qui auraient pu être affichés dans une utopie classique, car

l'utopie ne peut pas se moquer d'elle-même, ni se moquer du discours : ce serait avoir une arrière pensée ; le monde de l'utopie est un monde sans arrière pensée. Or les dessins qui nous ont été présentés étaient pleins de sous-entendus et d'arrière-pensées.

Je poursuis dans cette direction : il n'y a pas de retournement et de reprise possible dans l'utopie. Dans l'utopie de Th. More «l'île d'utopie» a définitivement largué les amarres qui la lient à la terre d'origine ; il y a rupture radicale, il n'y a pas de retour possible aux origines. L'utopie, dès lors, est à la fois l'origine et la fin ; il n'y a plus d'histoire possible, plus de nouvelle rupture possible, donc plus de subjectivité. L'utopie est bien un dispositif radical anti-critique. Mais en même temps, elle est une anticipation, une projection sur laquelle nous pouvons peut-être rêver, dans la mesure où elle a des qualités littéraires où elle tolère la polysémie. Dans la mesure où elle ne se réalise pas, où elle ne s'inscrit pas dans l'histoire et demeure un objet de rêve, elle nous offre la possibilité de reprendre la parole sur cette fin de l'histoire et sur cet anéantissement de l'origine. L'univers qu'elle représente a ceci de paradoxal que la représentation qu'elle en donne ne comporte jamais la possibilité d'un après coup, d'un retournement.

C'est parce que nous sommes dans l'histoire que nous pouvons lire l'utopie ; nous ne pourrions plus lire l'utopie, car il n'y aurait plus d'écrit utopique, si nous nous installions dans l'utopie. Nous aurions accompli le rêve mortel qu'une rupture radicale est possible avec l'origine, avec l'altérité. Nous serions hors la crise. Dès que l'utopie prétend résoudre la question qu'elle pose — celle de l'altérité et de l'histoire — elle cesse d'être un dispositif pour penser la crise.

RUPTURE



LA RUPTURE

